

Scieurs des villes - scieurs des champs (II) : Jean-Louis Villosz

Autor(en): **Rossier, Serge**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **6 (2007)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1048104>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

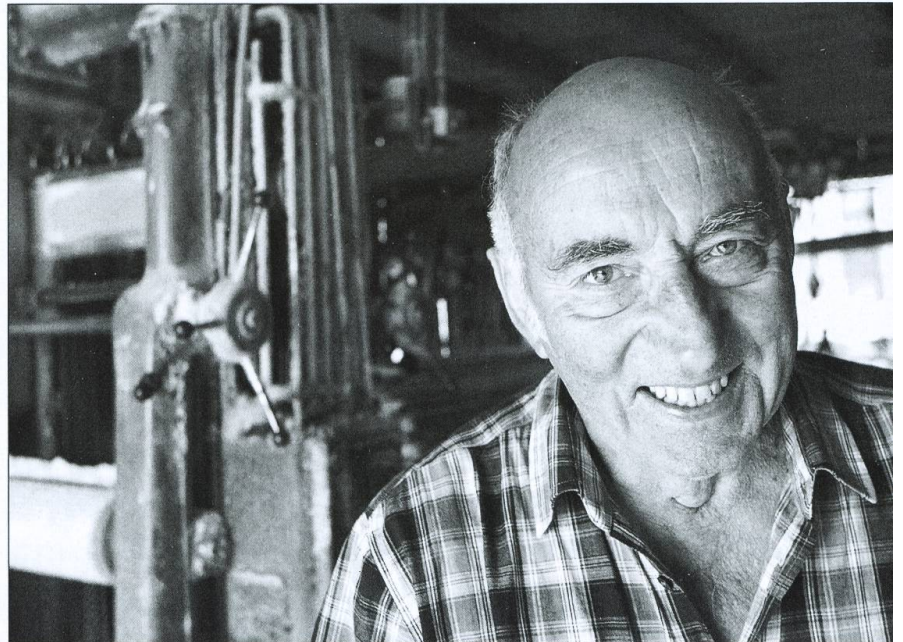
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Scieurs des villes – scieurs des champs (II)

► JEAN-LOUIS VILLOZ

Face à des scieries importantes et spécialisées¹, de petites unités résistent en occupant des niches économiques. Confrontées aux difficultés que rencontre tout commerce de détail dans une économie globalisée, ces scieries artisanales doivent aussi trouver un repreneur pour avoir un avenir. Le parcours de M. Jean-Louis Villosz illustre ces différents défis. Agriculteur sur le domaine familial jusqu'en 1975, il reprend alors «la scierie d'en bas» à Gumefens, par opposition à celle «d'en haut», des Jorettes, disparue il y a 50 ans. Personnalité de Gumefens et de Sorens, il nous parle du métier de scieur qu'il exerce depuis trois décennies.



Jean-Louis Villosz, Gumefens, 13 septembre 2007. © Nicolas Repond

J'ai toujours beaucoup aimé le bois. Notre famille avait une forêt, au Gibloux, tout près de l'antenne, au revers, du côté de Villarsiviriaux. Une jolie forêt. Avant d'être scieur, j'étais à la ferme. Pendant vingt-cinq ans, l'été, je suis allé au chalet à Villarsiviriaux, à la gîte. En 1946, à 18 ans, j'y allais déjà avec 38 ou 40 vaches. On trayait à la main, pas à la machine! Durant quelques années, on a coulé le lait à la laiterie. Puis, on l'a livré chez Guigoz, pendant cinquante ans. Le camion venait chercher le lait au village à 6 heures et demie le matin! A 3 heures moins quart, tous les matins, j'étais debout... C'était une affaire d'habitude. Je me sentais en avance tout le jour! Les plus belles années de ma vie! Quand mon frère a eu 16 ans et moi 21, on y est allés seuls. Au chalet, on avait des responsabilités: on était autonome, on se chauffait à bois. Il n'y avait pas une «nana» qui venait nous faire la popote (*rires*).

Ensuite, comme conseiller communal, à Sorens, j'ai eu le dicastère des bois. La commune avait de nombreuses poses de forêts. Avant que nous achetions la scierie qui est située à côté de la ferme familiale, je venais assez souvent donner des coups de main au scieur d'alors, François Fragnière. Le soir, quand il était pressé, il me disait: «Jean-Louis, tu viens me donner un coup de main?» Alors je venais.

¹ Voir à ce sujet l'historique de Despond SA et l'interview de Jean-François Rime par Serge Rossier.

Comment en êtes-vous venu à prendre les commandes de cette scierie?

C'est arrivé tout par hasard, il y a trente-deux ans. François Fragnière, l'ancien propriétaire de la scierie, avait épousé ma cousine. En 1975, il a été terrassé en quelques mois par une terrible maladie. A ce moment-là, ce n'était pas l'euphorie dans le marché du bois: il n'y avait pas beaucoup d'amateurs. Un Bernois s'est intéressé. Mais ma cousine préférait quelqu'un de la famille. Quand elle m'a proposé de racheter la scierie, j'ai réfléchi: «Moi, pas de gamin... Qu'est-ce que je veux encore acheter ça?... Et puis, pourquoi pas... Mon frère a trois garçons... Il y en aura peut-être un qui suivra.» Je lui en ai parlé; on a acheté ça, les deux. Voilà. On a continué.

J'ai gardé les ouvriers qu'avait François Fragnière: de bons ouvriers avec une formation. J'en ai eu jusqu'à cinq. On avait déjà le pont roulant, mais pas encore l'élévateur: il fallait empiler à bras. C'était pénible. Une fois qu'on a eu acheté l'élévateur, on a pu faire le même travail avec deux employés en moins. Au début, on faisait surtout «la planche». Mais quand Despond a ouvert sa grosse scierie, on s'est mis à faire de la charpente, pour 90% de notre production. Comme Despond ne faisait pas de charpente, il n'y avait plus de concurrence. Il m'envoyait même des clients! La charpente, dans le coin, ce n'était pas si courant. J'ai fait un bon choix: ici, on est bien placé, bien installé pour faire de la charpente.

Et l'approvisionnement en bois?

Les premières années, je me fournissais dans le Gibloux. Comme j'étais conseiller communal à Sorens, il a bien fallu que j'achète les bois de Sorens! Puis, ceux de Gumefens, d'Avry et du Bry. Marsens? Non. Parce qu'on ne va pas sur les plates-bandes d'un collègue qui habite le village. Vuippens, je crois que j'ai acheté pendant quinze ans tous les bois de Vuippens, ceux d'Everdes, Hauteville, Corbières, mais aussi du côté de Cerniat. Les communes de Hauteville et Corbières ont leurs meilleurs bois sur le versant de Cerniat, aux lieux-dits les Dollets, au Solitou, sur les Joux-Derey...

Un jour, l'année de son décès, l'ancien propriétaire de la scierie, François Fragnière, me dit: «Jean-Louis, j'aimerais bien que tu viennes avec moi voir des bois au Solitou.» Je crois que c'est les plus beaux bois de la région. On est montés avec la jeep, par Hauteville, dans les pâturages. Pas de chemin. Il était déjà mal foutu et je me faisais mal de lui. Je vois encore la place où on s'est arrê-

tés pour dîner. Les lots de bois préparés pour la mise étaient magnifiques. Je lui ai dit: «Là, François, il te faudra mettre le gros prix!» Je les vois encore... des bois extraordinaires. Le lendemain, avec sa VW, il est retourné les voir. Un lot de billons est venu à 228 francs le mètre cube; l'autre, à 236 francs! Aujourd'hui, ces mêmes bois, on les paie la moitié.

A l'époque on misait les lots. Comment cela se passait-il?

Comme j'avais le dicastère des bois au Conseil communal de Sorens, j'allais préparer les mises avec le forestier Fernand Romanens. Pour commencer, le forestier nous montrait les lots que l'on pouvait mettre en prix lors de la prochaine mise. Puis, il cubait² les bois. Pour la commune de Sorens, certaines années, on faisait trois jours de mise avec de nombreux lots éparpillés: 7 ou 8 m³ ici, des éclaircies, des perches là... Au début, on misait des plantes marquées encore sur pied. Mais comme il y avait parfois des abus, j'ai exigé du forestier qu'il abatte lui-même les pièces: une, ici... une autre, à 20 m... On marquait les plantes abattues à la martelle, une fois en haut et une fois sur la racine. Le jour de la mise, avec les acheteurs, on se retrouvait tous en forêt. Nous allions de lot en lot. L'huissier communal annonçait la mise; le secrétaire communal notait les prix et les adjudications. La commune faisait beaucoup d'argent, mais, pendant longtemps, le paiement n'était pas «au comptant». J'ai exigé des miseurs un paiement comptant. Après la mise, on finissait au café et là, les gens me payaient directement. Je faisais une quittance et c'était fini. S'ils ne payaient pas comptant – c'était embêtant d'avoir parfois plus de Fr. 1000.– dans son porte-monnaie pour aller en forêt – alors il me fallait un bout de billet. Mais les miseurs, je les connaissais tous.

Quels étaient vos produits et vos clients?

A part les planches et les charpentes, je ne me suis pas lancé dans d'autres produits. J'aurais pu faire du rainuré-crété (des lames), mais l'investissement s'avérait assez considérable puisqu'il fallait installer un séchoir. De plus, les prix étaient limités. Aujourd'hui, je scie surtout «à façon» différentes sortes de bois, un chêne, un foyard, un frêne. Bref, ce que les gens me demandent.

Quant à ma clientèle, elle vient de la région, mais, pendant plusieurs années, j'ai eu quelques gros clients vaudois. Je leur vendais des piles entières de bois brut, que je ne délignais³ pas. Lorsque j'ai commencé à faire de la charpente, la qualité n'était

2 Cuber: mesurer le volume de chaque pièce de bois pour constituer un lot.

3 Déligner: scier une planche dans le sens de la longueur.

plus la même. Les planches que l'on scie à partir de «tombants de charpente»⁴ – sont étroites et irrégulières: il y a un peu tout, sans la belle planche du milieu. Alors, un autre client s'est présenté: il faisait du lamellé-collé. Par année, il prenait 10 à 15 piles de ces planches issues de «tombants de charpente». Des piles de 30 m³! C'était un bon débouché, car, pour le lamellé-collé, peu importe que les planches soient irrégulières ou qu'il y ait du bois nouveau. Malheureusement, le patron est mort subitement et j'ai dû trouver un autre débouché.

Et j'ai eu de la chance! J'ai pu livrer chez Coop à Matran pendant vingt ans au moins. J'ai fourni des lattes, des lambourdes, des planches rabotées une face, de 15, 20, 25 de large, des carrelets ⁸/₁₂, pour la construction. J'allais livrer deux fois par semaine et je n'avais pas de petits voyages! Tout pour un coup, ils ont arrêté. (...) On était de nombreux fournisseurs régionaux à livrer des fleurs, du bois ... Mais un jour, les responsables de la Coop ont écrit à chacun. Et aujourd'hui, en tout et pour tout, il n'y a plus que trois livreurs qui viennent tous de la Suisse allemande.»

Racontez-nous votre scierie et celles des environs...

Aussi loin que je m'en souviens, avant nous, ici, il y a eu des Dupré, des Fragnière et des Ayer comme propriétaires de cette scierie. J'ai connu François Fragnière qui fut propriétaire jusqu'en 1975; avant lui, j'ai bien connu Jean Fragnière, Jeanjean de la Scie et sa maman, la Marguerite de la Scie. Son homme, le Jacques, a été tué en charriant du bois sur la route neuve, à Sorens. Les freins du char qu'il conduisait ont cédé et il est passé sous le voyage. Ce Jacques Fragnière avait une fille et un garçon: le garçon, c'était le Jean. A la mort de Jacques, c'est sa femme, Marguerite, qui a fait tourner la scierie. Fille des Privet qui avaient la scierie d'en haut à Sorens, je peux dire qu'elle savait son métier! C'était elle la patronne!

A l'époque, des scieries, il y en avait partout: à Gumefens, celle des Jorettes en haut, et celle-ci, au bord de la route cantonale; une, au Bry, près de l'actuel port d'Ogoz; à Vuippens, celle des Trois Moulins; à Marsens et à Echarlens, elles existent encore. Riaz avait au moins deux scieries: en prenant la route des écoles, à gauche, avant de passer sous le pont de l'autoroute, il y en avait une; l'autre, sur l'actuelle zone industrielle: elle a eu longtemps Louis Pugin pour scieur. A Bulle, il y avait les scieries Levrat, Dubas, Despond, Fragnière, Geinoz; Duffey et Binz à La Tour. A Saussivue, il y en avait une. De l'autre côté... à Villarvolard, il y en avait une. J'ai même livré du bois pour François Fragnière

«Au fin début, quand j'ai commencé à livrer, le grand patron de la Coop m'a approché – Monsieur Villosz, on est content de vous; il faut que vous nous fassiez des prix et vous pourriez livrer dans toute la Suisse. Je lui ai répondu: Monsieur, je ne veux quand même pas aller livrer dans les Grisons! Il y a des scieries dans toutes les régions... Et puis, je sais que, quand je serai deux sous trop cher, je n'aurai plus rien à livrer. La concurrence c'est ça. Moi, à Matran, ça me suffit.»

4 Tombants de charpente: restes d'un billon employé pour la taille d'éléments d'une charpente.

là-bas. A Hauteville, quand on monte le village, à gauche, on la voit: une jolie petite scierie. A Corbières, je ne sais pas ou je ne sais plus. A La Roche, il y en a encore une petite, où il y avait Scherly, mais il y en a eu d'autres. Celle de Pont-la-Ville est dans le lac, inondée. A Broc, il y avait la scierie Sudan. (...) Pour Vuadens, il y avait la scierie Sudan, ceux des meubles, mais aussi la scierie Bertherin; à Maules, la scierie existe encore. Fait particulier: elle est communale.

Y a-t-il un changement dans la qualité des bois que vous sciez depuis 25 ans?

Autrefois, si on voulait un beau lot, on ne marquait que les belles plantes! Une fois, le syndic de Sorens me dit: «Pour boucler les comptes, cette année, je ne sais pas comment on va faire. Il te faut aller re-marquer un lot!» On a convoqué l'inspecteur et on n'a marqué que des belles. Aujourd'hui, les forestiers regardent en l'air pour marquer des lots. On n'a plus la même qualité de bois: on mélange un peu tout. Je trouve que c'est dommage.

Dans un lot de bois, il faut trier et mettre d'un côté les belles, de l'autre, les moins belles et les malades. Le bois déjà malade en forêt ne se conserve pas. Si on le sort seulement au mois d'août ou septembre, il a tourné. Comme le pain! Combien de fois cela m'est-il arrivé? On est en train de faire de la charpente et on se dit: «Ah! quelle belle pièce!» On la tronçonne et on voit qu'elle a au moins 5 cm de bleu, d'échauffé dans les bords. C'est dommage.

Question préparation, il y a aussi quelque chose à dire... Dans le temps, quand je voyais ces bûcherons, à la hache, qui «éboquaient», qui nettoyaient une plante. Ils la prenaient à un mètre, un mètre vingt de haut: elle était rectiligne jusqu'au fond! Aujourd'hui – mais pas partout, de loin pas partout – le bois est moins bien préparé. Autrefois, il était mieux préparé et les lots étaient mieux triés. Aujourd'hui, comme tout est mélangé, les beaux lots se font plus rares.

«Dans le temps, on valorisait aussi la sciure. On la sortait avec des corbeilles pour remplir un char! C'était une vraie corvée! Bon, ici, pour nous, c'était tout près [n.d.l.r.: la scierie juxta la ferme]. Mais, il n'y avait pas que nous! Et on avait besoin de grandes quantités de sciure pour l'étendre sous les vaches. Tout cela a été facilité avec l'achat d'un tapis roulant.»

Et l'avenir de votre scierie, comment l'envisagez-vous?

Comme personne ne voulait reprendre cette scierie dans mon entourage, j'ai pensé à la vendre. Et j'aurais pu. Mais, quand j'ai compris à quelles conditions, en rencontrant un acheteur potentiel... j'ai réfléchi. Causer du souci à mes neveux de la ferme, dans leur avenir, ça ne me plaisait pas. Maintenant, je scie «à façon». Un de mes neveux a deux fistons, encore petits. Mais dans 10 ou 12 ans – est-ce que je serai encore là? – il y aura peut-être un changement. Fermer cette scierie, ce serait dommage! Tout le monde aujourd'hui me le dit: «Où va-t-on aller? Jean-Louis, ne la vends pas.» J'ai donc décidé de la louer au mètre cube de sciage. Les loueurs sont responsables de toutes les machines. Non, je ne vends pas, car on ne connaît pas l'avenir. J'attends.

Propos recueillis par Serge Rossier

«On a bossé, il faut dire ce qu'il en est. J'ai de la chance, ma femme est une vraie perle. C'est elle qui fait les comptes. Les premières années, des vacances, on n'en a pas eu tellement. On allait à la Villette! On y est allé cinq ou six ans. Pas de téléphone. Il y avait l'électricité: il y avait tout! Je prenais ma machine à calculer. Quand il faisait mauvais temps, on faisait les comptes. Et quand il faisait beau, on allait se promener. Plus tard, on a fait de plus longs voyages.»